

JOSEPH MEYERS

I.

Bastions et frontières de l'Est

II.

Le peuple luxembourgeois



1945

AMITIÉS FRANÇAISES

Abli

Joseph Meyers

Bastions et frontières de l'Est

Publié à Luxembourg

Septembre 1945

BASTIONS ET FRONTIÈRES DE L'EST

De Jules César au général Eisenhower, le chemin est long, les campagnes militaires sont diverses, les batailles se ressemblent peu; la politique change. Cependant les données géographiques restent les mêmes, les enjeux ne sont guère différents — il y a, pour parler le langage de Jorga, les „permanences de l'histoire“ —, en sorte que les généraux aussi bien que les diplomates ne cessent, à travers les divergences et les changements passagers, d'être soumis aux mêmes problèmes politiques et militaires.

On a pu comparer Arioviste, ce chef redoutable, à Hitler. S'il réussissait, un ordre nouveau était établi en Gaule. Le monde des Germains en mouvement de nouveau, à peine une cinquantaine d'années après les Cimbres et les Teutons, toute l'Europe méridionale, l'Espagne, l'Italie, avec la Gaule, pouvait passer sous la domination des Barbares, quelques siècles avant les invasions proprement dites des Germains, et l'Empire romain s'écroulait avant même le début de notre ère. Nous devons à César les quatre siècles suivants, donc le temps le plus glorieux de cet empire. Dans sa personne, la République romaine sauva l'Europe contre la barbarie d'Arioviste.

Dès cette époque, la trouée de Belfort, où Arioviste est battu, a toute l'importance qu'elle aura dans la suite de l'histoire militaire. Elle donne accès vers le Rhône, partant vers la Gaule, c'est-à-dire la France méridionale et la Méditerranée; elle constitue d'autre part la clef de l'Alsace, par conséquent la porte par laquelle on entre en Rhénanie. Si les Germains occupaient cette région, le monde barbare débordait vers la Méditerranée; si au contraire le pays de Belfort se trouvait entre les mains d'une puissance occidentale, le monde barbare de l'Europe centrale était contenu.

Les Germains ayant franchi de nouveau le Rhin, César entreprit une nouvelle expédition contre eux (55 av. J.-Chr.). Il partit de Normandie, comme les armées alliées en 1944, passa la Seine près d'Evreux, puis se dirigea vers Amiens, Bapaume, Cambrai, Maubeuge, le long de la Sambre et de la Meuse qu'il traversa entre Liège et Maestricht; de là il s'engagea vers le nord, le long de la rive droite de la Meuse, et remonta ensuite le Rhin jusqu'au sud de Cologne. Il arrêta les Germains et les tailla en pièces. Puis il franchit le fleuve à deux reprises, dans la région de Neuwied-Andernach. Cette région, étant située à proximité d'un des rares passages importants du Rhin, n'a cessé de jouer un rôle de premier plan dans les guerres rhénanes. — César a indiqué aux générations postérieures d'hommes politiques et de généraux romains le chemin à poursuivre contre le péril germanique; il a inauguré l'ère des expéditions romaines au delà du Rhin, qui devait aboutir à la création d'un large glacis situé entre ce fleuve et l'Elbe. L'idée de ce glacis a fait sa réapparition plusieurs fois dans l'histoire des temps modernes, par exemple sous Napoléon, puis en 1918—1919.

Mais les Romains ne surent se maintenir sur la rive droite du Rhin. Dès le 3^e siècle, ils durent élever leurs lignes de défense contre les incursions des barbares sur la rive gauche. Finalement, dans toute la Gaule septentrionale, mais surtout dans le pays du Rhin, de la Moselle et de la Meuse, un réseau de fortifications assez dense s'étendait dans une profondeur de centaines de kilomètres, marqué par des fortins construits tout le long des routes, nombreux, surtout autour des positions-clés et des carréfours, espèce de ligne Siegfried ou de ligne Maginot romaine, et qui devait — avec le Rhin et le limes — constituer un obstacle sérieux contre les invasions des Germains.

En 843, par le traité de Verdun, le vaste empire de Charlemagne fut partagé. Le roi de la Francie occidentale (plus tard la France) eut soin de s'assurer, pour protéger sa capitale Paris, l'embouchure de l'Escaut (Anvers) ainsi que les hauteurs de Châlons; le roi de la Francie orientale (plus tard l'Allemagne) occupa la puissante tête de pont de Mayence (le Palatinat). Entre la France et l'Allemagne, les pays de la Meuse et du Rhin furent attribués à Lothaire, fils aîné de Louis le Débonnaire. — Dans la suite, la France et l'Allemagne ne cessèrent de se disputer le royaume de Lothaire, appelé plus tard Lotharingie (Lorraine).

Dès le 9^e siècle, on le voit, une ligne Jomini s'esquisse pour la défense de Paris; les rois de France, et après les rois, les gouvernements ne cesseront de reculer les frontières françaises

les plus près possible du Rhin, une ligne Jomini idéale pour défendre la France contre l'Allemagne. Tandis que, de sa puissante tête de pont du Palatinat, l'Allemagne fera partir des invasions redoutables en direction de Paris. La France usera de tous les moyens pour faire disparaître cette tête de pont.

Dans l'esprit du Moyen-Age, tout comme pour César, le Rhin constitue la frontière naturelle entre la France et la Germanie, „Galliam a Germania dirimat“ (Wipo, biographe de l'empereur Conrad II, 1024). Par Gallia, on entend le pays situé entre les Pyrénées, les Alpes et le Rhin; par Germania, les régions comprises entre l'Elbe, le Danube (resp. les Alpes) et le Rhin. Lampert von Hersfeld juge Cologne, avec Mayence, la principale „Gallicarum urbium“ (1074); Otto von Freising nomme Coblençe „oppidum Galliae“, Trèves „nobilissima urbs Galliae“ (c. 1115).

Henri II occupa en 1552 Metz, Toul et Verdun, marquant par là une étape importante sur le chemin de Mayence. Ces trois villes représentaient des positions militaires de premier ordre; Toul et Metz étaient situés sur des passages très anciens de la Moselle, par lesquels les pays mosans et mosellans communiquent d'une part avec le bassin de la Seine, d'autre part avec les régions rhénanes. -- En 1648, les traités de Westphalie, qui mirent fin à la guerre de Trente ans, stipulèrent la cession de l'Alsace à la France. L'Espagne, par un traité particulier avec les Provinces-Unies, reconnut définitivement à celles-ci leur indépendance. Cette indépendance devait servir à la fois les intérêts de la France et ceux de l'Angleterre, les embouchures du Rhin étant enlevées maintenant à la maison de Habsbourg et à l'Empire allemand. — Le traité des Pyrénées (1659) livra à la France toute la partie méridionale du duché de Luxembourg, avec Thionville, Montmédy, Ivoix-Carignan, Damvillers, Chauvency et Marville — ouvrant ainsi à Louis XIV toutes les voies d'accès vers Luxembourg même, place forte qui occupait une situation stratégique extraordinaire.

Louis XIV voulait „mettre la France en tous lieux où fut la Gaule“, lui faire atteindre „ses frontières naturelles“, à savoir les Alpes, les Pyrénées et le Rhin. -- Sur la route du Rhin, les étapes françaises les plus importantes, dans la politique de conquêtes et d'annexions, furent les suivantes, à partir de 1659: Thionville, Sierck, Sarrebourg en Lorraine, Phalsbourg (sur le chemin de Saverne), Montclair sur la Sarre, Fremersdorf et Siersdorf (dans la région de Thionville-Sierck), Longwy, Sarrelouis, position-clé sur la Sarre, Hombourg et Bitche, deux forteresses importantes sur le chemin de Kaiserslautern, Strasbourg

(1681), Luxembourg (1684), Lauterecken, Oberstein, Kirn sur le chemin de Trarbach (Moselle), Trarbach-Mont Royal (1687), position-clé de première importance sur la Moselle inférieure, Landau, position remarquable dans la plaine du Rhin.

Strasbourg avait une grande valeur militaire, gardant un des rares ponts sur le Rhin. A deux reprises (1674—1677), pendant la guerre de Hollande, ce pont avait été livré aux armées allemandes qui pénétrèrent ensuite en Alsace. Il fallait „fermer l'entrée de la France aux Allemands“. — La ligne Luxembourg-Mont Royal - Landau, soutenue par Sarrelouis - Hombourg - Bitche, paraissait pour ainsi dire inexpugnable. Mais Louis XIV visait plus loin que Luxembourg, Trarbach ou Landau; il voulait atteindre Dinant - Namur, Liège - Maestricht, Cologne et Mayence. Il voulait s'emparer des Pays-Bas espagnols. — La puissante forteresse de Mont-Royal devait, avec Kirn (Nahe), Kaiserslautern, Neustadt, Philippsbourg et Landau, former la première ligne dans le système défensif français des pays rhénans. Entre la Meuse et le Rhin, il n'y a pas, pour les puissances occidentales, de ligne de défense, de frontière meilleure. La position de Trarbach - Mont Royal, qui contrôle toute la circulation dans la vallée de la Moselle, est incomparable. Le pays de la Sarre et celui de Mayence trouvent ici, par les vallées de la Nahe et de la Glan, un accès naturel vers la Moselle inférieure. D'autre part, le mont de Traben est situé sur une ligne de partage naturelle et puissante, marquée du nord au sud par le Hochkelberg, le Kondelwald et la crête de l'Idarwald — dominant la route de Trèves à Andernach et Coblenche, et par là la plaine de Wittlich, vers l'ouest; vers le sud, les vallées du Hunsrück et des affluents de la Nahe. A Trarbach - Mont Royal, on pouvait avec plus de facilité que n'importe ailleurs séparer le pays de Trèves du reste de l'Allemagne, et contrôler (d'après Vauban) à la fois Cologne, Mayence, le Palatinat, Liège, le Limbourg, les pays de Juliers et de Clèves. C'est là que finissait le territoire des Trévires, puis la civitas Treverorum, à l'époque romaine, une frontière linguistique de patois rhénans y passe; à l'ouest, la population parle le dialecte trevirois-luxembourgeois (franc mosellan de l'ouest), à l'est, jusqu'à Coblenche et au-delà, le franc mosellan de l'est (ces deux dialectes représentent la langue parlée dans l'ancienne principauté ecclésiastique de Trèves). En 1814, un projet prussien de partage des pays rhénans traçait la frontière occidentale de la Prusse le long de cette ligne naturelle de partage (entre Bernkastel et Kochem). C'est ce qu'on peut appeler une frontière naturelle, marquée par une ligne de partage des cours d'eau et des chaînes de montagnes

particulièrement élevées. D'un côté, à l'ouest, s'étend le pays mosellan proprement dit, de l'autre côté, à l'est, le bassin rhénan. C'est encore entre Berncastel et Kochem que passe la frontière des deux gouvernements (Regierungsbezirke) de Trèves et de Coblenze.

Louvois jugea Luxembourg une „inestimable“ conquête. Entre les mains des Habsbourg, cette forteresse avait constitué une base d'opérations merveilleuse pour toute entreprise guerrière contre l'Europe occidentale, le point de départ d'invasions incessantes de la France (aux 16^e—18^e siècles), au cours desquelles les armées ennemies souvent s'étaient avancées jusqu'aux portes de Paris. Devenu français, Luxembourg représentait pour Louis XIV le bastion le plus puissant, qui était capable de briser toutes les offensives allemandes. C'est ainsi que, durant la guerre de la Succession d'Espagne, Luxembourg et Namur sont les boucliers de la France, que pas même Marlborough n'ose attaquer. Villars peut à l'abri de ce bouclier concentrer son armée pour se porter au-devant du général anglais; grâce aux forteresses sarroises et mosellanes, il peut tenir tête, bien qu'inférieur en nombre, à Marlborough.

La Révolution reprit la politique des frontières naturelles. Danton le premier (dès janvier 1793), puis Carnot proclama la nécessité de ces frontières. Dumouriez, voyant plus loin encore, à l'exemple des Romains, déclara que la barrière du Rhin n'était bonne que sur la carte, qu'il fallait continuer au-delà du Rhin. En attendant, les Français recommencèrent de fortifier la région située à l'ouest de ce fleuve. Ils reprirent les travaux des Prussiens, qui avaient entouré de nouveau de retranchements les abords de Trarbach, et les continuèrent. Un „Mont National“, élevé par eux à l'emplacement du Mont Royal de Louis XIV, devait protéger les armées françaises contre des forces ennemies établies soit à Ehrenbreitstein, soit à Mayence (1794).

*

Du temps de César, les régions situées entre les cours moyens de la Meuse et de la Moselle (plus tard les parties méridionales du Luxembourg belge, le Bon Pays luxembourgeois, l'Eifel méridionale, la région de la Sarre moyenne et inférieure, le pays de Trèves et de la Moselle inférieure jusqu'aux environs de Kochem) étaient habitées par la peuplade celtique des Trévires qui constituaient un petit Etat indépendant. A l'époque romaine, cet Etat des Trévires formait la civitas Treverorum. La capitale en était Augusta Treverorum, une des villes les plus

importantes de la Gaule et de l'Empire romain. — La civitas Treverorum était comprise dans la province romaine de la Belgique première (Belgica prima), à laquelle appartenaient encore les civitates des Médiomatriques et des Leuques, avec les villes de Divodurum (Metz), Virodunum (Verdun) et Tullum (Toul). Les régions situées au nord de la civitas Treverorum (plus tard la partie septentrionale du Luxembourg belge, l'Oesling et l'Eifel septentrionale) appartenaient à la province romaine de la Germanie inférieure (Germania inferior).

L'Eglise, tenant compte de ces divisions territoriales, établit — dès fin de l'époque romaine — ses principaux sièges épiscopaux à Reims, Trèves, Cologne, Mayence, de façon que l'évêque de Trèves commandait aux pays de la Belgique première, celui de Reims à la Belgique seconde, celui de Cologne à la Germanie inférieure, celui de Mayence à la Germanie supérieure. Ces évêchés devaient rester jusqu'à la Révolution française. Et c'est ainsi que la partie septentrionale de l'ancien duché de Luxembourg (y compris l'Oesling) faisait partie de l'archevêché de Cologne, soit qu'elle fût soumise directement à Cologne, soit qu'elle appartint à l'évêché de Liège; tandis que les parties les plus occidentales relevaient de l'archidiocèse de Reims. Le reste du duché était soumis à l'archevêque de Trèves; quelques cantons du sud se trouvaient incorporés dans les diocèses de Verdun et de Metz.

La langue et la civilisation des Trévires étaient celtiques. A l'époque romaine, la langue et la civilisation romaines furent introduites dans nos pays. — Les invasions des Barbares sont venues détruire une grande partie de l'oeuvre civilisatrice de Rome. Une langue barbare se répandit chez nous, d'où est sorti le luxembourgeois.

Au 5e siècle, un chef barbare, Arbogast, dont la résidence était Trèves, essaya de reconstituer l'ancienne province romaine de la Belgique première sous la forme d'un Etat indépendant, dont lui devait être le roi. Il ne réussit pas, Clovis se rendant maître de tous les petits Etats francs du nord de la Gaule, et les incorporant dans un puissant royaume franc.

L'importante maison des comtes d'Ardenne, établie sur la Moselle dès le 9e siècle, essaya d'étendre sa domination de long de ce fleuve; Wigéric était comte à Trèves, dans le pays de Bitbourg, en Lorraine. Lui et ses descendants tentèrent de se fixer à Trèves et à Metz, sur la Sarre, dans l'Eifel, sur le cours inférieur de la Moselle, dans le Barrôis, à Verdun, à Reims, à Laon, dans les Ardennes et les Pays-Bas.

Un des fils de Wigéric fut Sigefroid, qui en 963 acquit le Lucilinburhuc et fonda ainsi le comté de Luxembourg. — Sigefroid administrait un comté mosellan dont le chef-lieu était Thionville. Il avait des biens à Feulen, Mersch, Monnerich, sur la Moselle à Bernkastel, sur la Sarre à Sarrebourg, Leuken, en Lorraine à Sierck et à Roussy.

Toutes ces localités représentaient de petits points stratégiques; aussi les successeurs de Sigefroid eurent-ils soin de les garder, ou tentèrent-ils de les reconquérir, quand plus tard l'une ou l'autre devint la possession d'un prince voisin. Le château appelé Lucilinburhuc, c'est-à-dire „petit château“, donna son nom à la ville et au pays de Luxembourg. Il était situé sur un petit promontoire rocheux, non loin du confluent de l'Alzette et d'un ruisseau appelé Pétrusse, en position-clé sur un carrefour de routes romaines.

En taillant un comté indépendant dans l'ancienne civitas Treverorum, les princes de la maison d'Ardenne menacèrent directement la cité épiscopale, affaiblissant en même temps la puissance des archevêques qui ne pouvaient plus désormais étendre leur domination vers l'ouest mais gardaient le seul chemin de la Moselle inférieure et du Rhin pour accroître leurs domaines. D'autre part, si les petits comtes de Luxembourg ne réussissaient pas à consolider dans un bref délai leurs positions sur l'Alzette et la Moselle, et à arrondir leur territoire par un choix de nouvelles conquêtes, ils étaient perdus, entourés qu'ils se trouvaient de voisins plus puissants qu'eux, surtout de Trèves.

Dans la suite, les comtes de Luxembourg eurent de nombreux démêlés avec Trèves. Ils ne cessaient d'élever des prétentions sur des biens situés dans le pays de Trèves et qui avaient appartenu à la maison d'Ardenne. Ils voulaient en même temps reprendre pied sur la Sarre, dans l'Eifel et sur le cours inférieur de la Moselle. Le comte Guillaume occupa près de Wittlich une position stratégique importante, le château-fort de Bombogen, qui barrait la route de Trèves vers Andernach et Coblenz; mais l'archevêque de Trèves l'en délogea bientôt. Au 12^e siècle, le comte Henri l'Aveugle essaya de nouveau, mais en vain, de s'établir sur la Moselle inférieure. La forteresse de Roulmont (près de Neumagen), qu'il avait occupée, fut détruite. Pour arrêter Henri sur ses chemins d'invasion à travers l'Eifel, l'archevêque éleva le château-fort de Neuerbourg, non loin de Vianden (vers 1144).

Au 13^e siècle, les possessions principales des comtes de Luxembourg étaient les suivantes: Thionville, Bitbourg et le pays situé entre la Kyll et la Salm (ces deux possessions comptaient

parmi les plus anciennes et constituaient, dans la défense du Luxembourg à l'est et au sud, des bastions excellents), Luxembourg, Mersch, Bourscheid, Vianden, Diekirch, Beaufort, Laroche, Echternach, Berbourg, Fischbach, Grevenmacher, Wincheringen, Remich, Rodemack, Laroche, Durbuy, St. Vith, Aywaille, Arlon, Marville, Arrancy. Plus tard, Chiny, Bastogne, Han, Ivoix, Virton, Laferté, Damvillers, Nassogne, Belvaux, Mirwart, Reuland, Dudeldorf, d'autres y furent ajoutées, surtout par Jean l'Aveugle, comte de Luxembourg et roi de Bohême — des positions remarquables appelées dans la suite à jouer un rôle dans la défense militaire du comté. Jean fortifia les frontières de son pays contre les voisins. Diekirch fut fortifié pour défendre le comté contre Vianden et les seigneurs de l'Eifel. Koenigsmacher devint un bastion puissant contre Metz et la Lorraine. Sur la Sarre, contre Trèves, Jean fit élever la forteresse de Freudenburg. Là, quelques points stratégiques importants n'étaient pas aux mains de nos comtes: Montclair, château-fort qui s'élevait sur un éperon, à l'endroit d'une forteresse préhistorique; il contrôlait tout le cours supérieur de la Sarre — un peu plus loin Cloef et son château — enfin le château de Sarrebourg, qui dominait les chemins en direction de la Moselle et de la Lorraine. — A l'est, la domination des comtes et ducs de Luxembourg s'étendait, au 14^e siècle, jusqu'aux pays situés entre la Salm et la Lieser (Bruch), jusqu'à Manderscheid, Bettenfeld, Densborn, Cronembourg, Reifferscheid, Steinfeld, Schleiden, au sud de Trèves jusqu'à Wiltingen (sur la Sarre) et à Mandern.

Les territoires luxembourgeois s'étendaient donc bien au-delà de la Kyll, à l'est aussi bien que vers le nord; des possessions luxembourgeoises se trouvaient même sur la rive droite de la Sarre, de telle sorte que la ville de Trèves était — vers le nord aussi bien que vers le sud — serrée de près par le Luxembourg, qui contrôlait presque tous les abords de la cité épiscopale.

On le voit: Si nos comtes n'ont pas réussi à établir leur domination sur la Moselle inférieure, cependant leurs tentatives de ce côté n'ont pas été absolument vaines. Par des acquisitions successives, ils finirent par occuper les hauteurs très importantes au point de vue militaire qui s'élèvent au nord de Trèves, de même que certains points stratégiques remarquables non loin de l'embouchure de la Sarre: au sud de la ville. Trèves ne représentait plus pour Luxembourg un danger militaire ou politique — jusqu'au moment où la Prusse s'empare de cette ville, en 1815.

Si la politique luxembourgeoise d'expansion territoriale sur la Sarre et sur la Moselle inférieure, en direction de Bernkastel et de Kochem, ne fut pas couronnée des succès escomptés, la

faute en est due surtout aux empereurs allemands qui en confiant les pays de Trèves à des princes ecclésiastiques rendaient par là même impossible toute politique matrimoniale luxembourgeoise de ce côté. Sans les princes électeurs de Trèves, la maison de Luxembourg aurait très vraisemblablement reconstitué à son profit l'ancienne civitas Treverorum, et créé un duché mosellan assez important; sans les princes évêques de Metz, Toul et Verdun, elle pouvait étendre sa domination vers le sud, de façon à se soumettre tous les pays de l'ancienne Belgique première. Elle n'avait qu'à suivre l'exemple d'Arbogast. — Comme elle n'eut pas plus de succès que ce dernier, nos comtes durent prendre un autre chemin, celui des Ardennes, en direction de Namur et du Brabant, pour agrandir leur territoire.

Cependant Luxembourg et Trèves (quelque infranchissables que parussent les frontières politiques) restèrent en rapports étroits et suivis jusqu'à la Révolution française. Car une très grande partie du duché relevait, dans les affaires religieuses, de l'archevêque trévirois. L'ancienne civitas Treverorum, issue de l'Etat indépendant des Trévires, prolongea, sous cette forme étrange, sa vie plus de treize cents ans après la chute de l'empire romain. Le même langage barbare, un patois franc, s'était répandu, dès l'époque des invasions, dans les deux pays. Il finit par supplanter dans le peuple et les patois celtiques et le latin; se transformant au cours des siècles, il est devenu notre langue luxembourgeoise, qui est sensiblement la même que celle du pays de Trèves, à savoir le franc du pays mosellan occidental. — La langue de Luxembourg-Trèves est différente de tous les patois voisins (rhénans et sarrois) issus du langage barbare des invasions; elle s'étend à l'est jusqu'aux limites de l'ancienne civitas Treverorum, c'est-à-dire la région de Bernkastel-Cochem.

Dans un projet de partage des pays rhénans, élaboré sur l'ordre du roi de Prusse par les diplomates et les généraux prussiens Gneisenau, Knesebeck, Boyen, Hoffmann, Humboldt, Hardenberg, dans les mois d'avril-mai 1814, un Etat constitué pour la maison d'Orange, pour la dédommager de territoires cédés à la Prusse à l'est du Rhin, devait — espèce de réédition de la civitas Treverorum — comprendre les pays de Luxembourg et de Trèves et avoir comme frontières orientales celles approximativement qui ont été esquissées plus haut pour l'aire d'extension du patois luxembourgeois-trévirois. — Les limites de l'ancienne civitas Treverorum, la frontière linguistique, la frontière stratégique des généraux prussiens, toutes ces trois passent dans la même région sensiblement, entre Bernkastel et Kochem.

„Der Besitz von Mainz würde in militärischer und politischer Hinsicht für Preußen von der größten Wichtigkeit sein. Unsere jetzigen und künftigen Besitzungen am Rhein würden erst durch diese Festung, welche ihre linke Seite deckte, die wahre Haltbarkeit erlangen; und das südliche Deutschland würde durch diesen Punkt, welchen Preußen gewissermaßen in demselben besäße, dringend veranlaßt werden, sich an das preußische System anzuschließen . . . (Es ist aber nicht zu erwarten, daß Österreich Preußen diesen Punkt läßt, ein Bruch mit Österreich muß vermieden werden, also ist zu verzichten.)

Unter diesen Voraussetzungen müßte nunmehr die Entschädigung Preußens am Rheine anders gestellt werden, und die Unterzeichneten sind dabei von dem Gesichtspunkt ausgegangen, daß es besser sei, Preußen nicht in unmittelbare Berührung mit Frankreich zu bringen.

Die preußischen Besitzungen auf dem linken Rheinufer würden sich diesem Plan zufolge (eine Karte vergleichen) von Gennep im Geldrischen ab, an der Maas, deren beide Ufer Holländisch bleiben, hinauf, bis in die Gegend von Lüttich erstrecken; dann würde sich die Grenze Spa, Stablo und Malmedy, welche Preußisch würden, vorbei, gegen Trarbach an der Mosel wenden, und sich von da, Kirchberg einschließend, bis an den Rhein bei Bacharach erstrecken.

Das Gebiet zwischen diesem eben beschriebenen Stück und der französischen Grenze (das Luxemburgische und Trierische nebst anderen kleinen Distrikten) würde es ratsam sein, dem Fürsten von Oranien, und zwar nicht als souveränem Fürsten der Niederlande, sondern für sich und sein Haus gegen Verzichtleistung auf seine deutschen Besitzungen (bei Diez und Siegen) einzuräumen. Südöstlich von Trier aber würden in dieser Gegend, indem man eine Linie über den Hunsrück zöge, die Bairischen Besitzungen angehen . . .“ (Pertz-Delbrück, Das Leben des Feldmarschalls N. v. Gneisenau, Bd. IV (1880), S. 694 ff.)

Le traité de paix de Vienne (1815) fit attribuer à la Prusse beaucoup plus que les diplomates et les généraux n'avaient prévu pour elle. Trèves et de nombreuses terres luxembourgeoises devinrent prussiennes. Alors le Regierungsbezirk Trier eut comme frontière orientale une ligne passant de nouveau entre Bernkastel et Kochem, sur les confins de l'ancienne civitas Treverorum. Trèves prussienne et les frontières luxembourgeoises reculées sur la Moselle et la Sûre, l'ancienne capitale des électeurs devint le point de départ de toutes les offensives prussiennes ou allemandes dirigées contre notre pays, la France, la Belgique, l'Occident (en 1870, 1914, 1940). Des lignes très importantes de chemins de fer,

reliant Cologne à Sarrebruck et à Thionville-Metz, Coblenze à Luxembourg, et passant toutes par Trèves, appuyèrent à merveille les mouvements militaires; elles se révélèrent, entre les mains de la Prusse et de l'Allemagne, un danger mortel pour l'indépendance du Luxembourg, au même point que l'important carrefour-centre de Trèves lui-même, depuis que nous ne serions plus celui-ci à la gorge.

Un projet français de frontière franco-allemande, élaboré en 1917, un modèle de projet de frontière qui suit les lignes naturelles de partage, neutralisait Trèves en prévoyant l'annexion au profit de la France des hauteurs situées à l'est de la Sarre, avançant ainsi les positions françaises jusqu'aux murs de la ville de telle façon qu'elles pouvaient dominer tous les abords du côté sud.

En décembre 1944, les divisions américaines eurent à défendre Luxembourg contre une offensive allemande qui partait de l'Eifel et de Trèves. La ligne de la Sûre, de Martelange à Wasserbillig, fut tenue et Luxembourg sauvé; cependant — d'après Jomini — le prolongement de Martelange-Wasserbillig ne devait pas être la ligne de la Moselle, allant de Wasserbillig à Schengen, mais bien plutôt une ligne longeant la Sarre, depuis l'embouchure de ce fleuve jusqu'à Merzig. — Jomini faisait passer la ligne idéale de défense de la capitale française tout le long du Rhin, des Alpes à l'embouchure du fleuve — pour Luxembourg, la ligne idéale de défense, d'après Jomini, se trouvait au nord de St. Vith, à l'est de Wittlich (près de Traben-Trarbach, où se dressait le Mont Royal de Louis XIV), à l'est de Sarrebruck, au sud de Pont-à-Mousson. Réduite à l'extrême, elle passerait à l'est de la Kyll et du cours inférieur de la Sarre, plaçant les voies ferrées Cologne—Trèves—Sarrebruck ainsi que les villes de Trèves et de Sarrebruck sous le contrôle des pays occidentaux.

ESQUISSE D'HISTOIRE ETHNOGRAPHIQUE LUXEMBOURGEOISE

Une des formations géologiques les plus importantes de notre pays est le grès de Luxembourg. Les rochers y apparaissent très nombreux; ils s'élèvent le long des cours d'eau, en masses parfois gigantesques, et constituent avec les forêts qui descendent de plateaux fertiles, et les enveloppent de toute part, les régions les plus pittoresques du Grand-Duché.

La vallée de l'Ernz noire est particulièrement riche en rochers. Souvent l'eau de la rivière les baigne; parfois ils sortent du sol à mi-côte. D'ordinaire ils surplombent, de façon à former des abris.

Pendant les années 1935—1938, on a fait des fouilles archéologiques dans cette vallée, au pied de ces rochers, et l'on a découvert un certain nombre de sépultures qui datent de temps préhistoriques très anciens. Les squelettes qu'on a déterrés rappellent les races soit de Cro-Magnon, soit de Chancelade; quant à l'industrie lithique, elle semble appartenir à différentes époques du paléolithique supérieur, ainsi que du mésolithique et du néolithique. La plus répandue porte les caractères du tardenoisien.

Voilà les traces les plus anciennes de vie humaine dans le Luxembourg.

Les rochers et les abris sous roche de l'Ernz noire sont tellement nombreux qu'on a pu appeler cette vallée une Dordogne luxembourgeoise; il faut admettre que les hommes y ont vécu en assez grand nombre à l'époque préhistorique.

L'industrie microlithique du tardenoisien est une industrie de lames; c'est dire que nos hommes primitifs de l'Ernz noire, appartenant à la race blanche, ont été probablement chasseurs et éleveurs de bêtes à cornes, à l'état de semi-nomades.

Le tardenoisien est répandu à cette époque dans tout le nord de la France, en Lorraine, dans l'Eifel et le pays de Cologne, ainsi qu'en Belgique, dans les grottes et stations de l'Ourthe, de l'Amblève et de la Vesdre.

Plus tard, à l'époque du campignien, une industrie du silex en coups de poing se répand chez nous, ainsi que dans le nord de la France, en Belgique, en Angleterre, en Allemagne. Alors les premiers agriculteurs se fixent ici; la vie devient sédentaire. Le climat, la faune, les races humaines sont les mêmes sensiblement que ceux de nos jours.

Il y a dans le grès de Luxembourg des régions très fertiles de calcaire liassique; ce calcaire est répandu sur les hauteurs, des plateaux très vastes qu'entourent de belles forêts. Les sources d'eau sont nombreuses et abondantes. C'est là qu'ont dû s'étendre nos premiers villages paysans, aux cabanes très primitives.

Les instruments en silex et la poterie du néolithique nous indiquent à quelles civilisations ont appartenu les premiers hommes sédentaires de cette époque, sur quels chemins des éléments de civilisations nouvelles se sont répandus chez nous, quelles ont été les relations de commerce. Une industrie de silex de la Seine, de l'Oise et de la Marne arrive ici, en Lorraine et en Belgique; d'autre part, les mêmes types de poterie très simple, appelés de Michelsberg, se trouvent en France aussi bien qu'en Belgique et dans notre pays. En revanche, une céramique appelée rubannée nous vient du Danube. Cependant les enceintes fortifiées, établies sur les hauteurs telles que le Helperknapp ou le Widdenberg, et datant peut-être déjà du néolithique, lieux de culte et de marché, sont bâties à l'exemple des enceintes que l'on trouve en nombre très considérables dans les pays de l'Europe occidentale; et la poterie des vases caliciformes nous vient d'Espagne.

A l'âge du bronze, le métal et les objets sont importés d'Espagne, de Grande-Bretagne, des pays alpins, de Hongrie; l'or, répandu aussi, est importé probablement d'Irlande.

Nous pouvons admettre que la population de notre pays a changé assez peu du néolithique à l'âge du bronze. Elle est restée paysanne. On continue d'habiter les mêmes régions, surtout les hauteurs, des plateaux vastes et fertiles qui s'étendent le long de la Sûre et de la Moselle.

Vers la fin de l'époque du bronze, le climat change, devenant plus humide, plus maritime. Le hêtre et le sapin font leur apparition. En même temps, une civilisation, sinon une population nouvelle, est répandue tout le long des cours d'eau: elle vient du sud ou du sud-est, de l'Europe méridionale, des régions de la Méditerranée. D'aucuns l'appellent illyrienne. Autrefois on parlait de Ligures.

Nos noms de rivières et de ruisseaux les plus anciens, tels que la Sûre, la Chiers, l'Alzette, la Moselle, datent probablement de cette époque.

La civilisation de l'âge du bronze finissant est-elle déjà une civilisation celtique? Les Trévires sont-ils alors déjà établis dans notre pays? On sait que les Celtes habitaient l'Allemagne du sud, donc, en partie pour le moins, les pays d'où vint la civilisation nouvelle à la fin de l'âge du bronze. D'autre part, on croit de nos jours que „les Trévires sont restés en place depuis l'âge du bronze“ (H. Hubert: Les Celtes depuis l'époque de la Tène, 1932, p. 155).

A l'époque du fer, la civilisation des Celtes est répandue dans l'Europe occidentale, notamment en Gaule. De nombreuses tribus, des peuplades celtiques, se sont fixées dans ce pays. La Gaule septentrionale est habitée par les Belges; ceux-ci sont assez différents des Celtes proprement dits. Dans la population des pays rhénans, mosans, mosellans, des éléments de races germaniques se sont infiltrés en nombre considérable et ont réussi à transformer les races indigènes. Cependant la civilisation garde son caractère celtique, tout comme celle du reste de la Gaule.

Dans la vallée de la Moselle sont établis les Trévires; ils forment un Etat indépendant, dont les limites sont les Ardennes, le Rhin, le Hunsrück et la Marne. La plus grande partie du Grand-Duché de Luxembourg actuel se trouve en pays trévire, la région notamment des bonnes terres, le Gutland luxembourgeois. Quant à notre Oesling, d'autres tribus celtiques l'habitent, plus fortement germanisées que les Trévires, clientes d'ailleurs des Treveri. La population de l'Oesling est peu dense à cette époque. Au sud du Grand-Duché, où commencent les plateaux du dogger, riche en minerais de fer, les Médiomatriques, des Celtes moins germanisés, occupent les pays lorrains, surtout les régions de Thionville et de Metz.

La société trévire comprend plusieurs classes. Celles qui gouvernent l'Etat sont formées par des nobles et des prêtres. Au-dessous se trouve le peuple, la masse des simples hommes libres, des paysans trévires.

Les nobles et les riches possèdent de vastes domaines ruraux, où travaillent de nombreux serfs et esclaves. Ces domaines existent encore à l'époque romaine; autour des villas se forment des villages, dont les noms prégermaniques, même préromains, sont conservés jusqu'à nos jours. Beaucoup se terminent en „acum“.

Quel est le type trévire? Généralement, on se figure les Celtes comme des représentants de la race nordique: des dolichocéphales grands, bien découplés, aux yeux bleus et aux cheveux très blonds. Mais jusqu'à quel degré les Trévires, qui ont sans doute une civilisation celtique, ressemblent-ils aux hommes nordici? Les

éléments germaniques, très nombreux dans la population de nos régions, y ressemblent sans doute. Quant aux Trévires les plus anciens, les plus authentiques, on n'en saura sans doute jamais de façon très exacte la race ni le pays d'origine. Rappelons à toutes fins qu'à l'époque du bronze finissant, la civilisation nouvelle répandue dans les pays de la Moselle, celle peut-être des premiers Trévires, vient du sud et du sud-est.

A. Hirtius, lieutenant de César, rapporte ceci sur le peuple des Trévires: *civitas propter Germaniae vicinitatem cotidianis exercitata bellis cultu et feritate non multum a Germanis differabat neque imperata unquam nisi exercitu coacta faciebat* (De bello Gallico, l. VIII, ch. 25). Eux-mêmes prétendent être d'origine germanique: *Treveri et Nervii circa affectationem Germanicae originis ultro ambitiosi sunt, tamquam per hanc gloriam sanguinis a similitudine et inertia Gallorum separentur* (Tacite, Germania, ch. 28). Cette origine est mise en doute par les historiens: dans le peuple trévire, les Germains ne cessent de s'infiltrer, voilà tout. Il y a d'autre part des différences notables entre Trévires et Gaulois.

Comme la civilisation luxembourgeoise de nos jours, celle des Trévires présente bien des caractères particuliers qui la distinguent de la celtique proprement dite et sans doute de la germanique. La langue comprend des éléments germaniques, les coutumes sont plus anciennes, plus primitives que celles des autres tribus celtiques. Les Trévires ont des divinités nationales, Arduinna, Epona, déesse des chevaux. Ils sont très batailleurs et plus braves que la plupart des tribus gauloises, parce qu'ils doivent lutter sans cesse contre les Germains qui sont leurs voisins de l'est et qui veulent déborder sur la rive gauche du Rhin. Comme leur indépendance est menacée tout le temps, ils l'aiment beaucoup et opposent aux conquérants étrangers la résistance la plus opiniâtre, aux Germains aussi bien qu'aux Romains. Ils se servent du reste des uns pour se maintenir contre les autres, obtenant l'aide de César contre les Germains, et l'alliance des peuplades germaniques contre Rome.

Le pays est hérissé de forteresses. César estime beaucoup l'excellente cavalerie des Trévires, de son avis la meilleure de la Gaule.

Cependant Rome l'emporte; les Trévires sont vaincus. Ils se révoltent plusieurs fois, se soumettant moins facilement que les autres tribus gauloises.

La civilisation romaine pénètre dans notre pays. Mais le type ethnique est peu transformé, car il n'y a qu'une couche très mince de Romains en Gaule.

Des cultures nouvelles sont introduites, par exemple la culture de la vigne, les industries sont développées, les Romains élèvent des temples, des monuments, construisent des villas en pierre, des routes grâce auxquelles le commerce prend une importance inconnue auparavant; la langue latine se répand sur la Moselle, les riches imitent les moeurs romaines. Ils prennent des noms romains. Trèves, la capitale des Trévires, est avec Rome la ville la plus importante de l'Empire d'Occident, la résidence des empereurs. Lentement, les Trévires se romanisent.

Actifs toujours et entreprenants, ils sont à considérer alors comme les meilleurs commerçants de Gaule, presque les seuls à pouvoir concourir sur les marchés de l'Empire avec les commerçants de Grèce et d'Italie (C. Jullian, Histoire de la Gaule, VI, p. 480). Leurs relations s'étendent fort loin, en Germanie, sur le Danube, en Espagne, en Italie. La paix romaine favorise beaucoup cet essor prodigieux du commerce trévire.

La poterie romaine, la belle terre sigillée, des objets d'art de toute sorte sont répandus dans notre pays. A côté, on continue la fabrication de céramique indigène, qui s'inspire des beaux modèles romains, tout en conservant certains caractères propres, d'une grande simplicité. Un assez grand nombre de types rustiques de poterie ne révèlent pas de traces d'influences romaines. A Trèves fleurit une véritable école régionale de sculpture, très réaliste; témoin les bas-reliefs du musée d'Arlon. (Voy. A. Bertrang, Le musée luxembourgeois. Arlon, 1935. p. 27 ss.).

Si beaucoup de Trévires s'enrichissent dans les affaires, la grande majorité du peuple reste paysanne et pauvre; elle conserve sa langue et ses coutumes anciennes. Seuls les plus riches sont devenus Romains.

Rome introduit chez nous ses institutions et ses croyances. Elle laisse toutefois subsister l'Etat trévire sous la forme de la civitas Treverorum; et les dieux locaux sont maintenus à côté des dieux romains. On apprend des Romains à faire des statues et des bas-reliefs de dieux; les Trévires et les Médiomatriques aiment encore représenter leurs divinités par des dessins rupestres.

Le christianisme se répand au 3^{me} siècle; à cette époque, ont lieu également les premières grandes invasions germaniques.

Les pays sont ravagés, les villes incendiées et détruites; de nombreuses régions sont désertes à la fin du 3^{me} siècle. Maximin les peuple de colons francs. On peut admettre que dès la fin du 3^{me} siècle, la langue germanique est parlée dans une bonne partie de notre pays.

Dans quelle mesure ces Francs sont-ils mélangés avec les restes de la population trévire, romaine? En adoptent-ils la langue

et la civilisation? Ces questions ne seront peut-être jamais résolues. — Au 5^{me} siècle, les Francs rhénans font de nombreuses incursions dans la cité des Trévires; finalement ils s'en rendent les maîtres.

La population nouvelle se compose de nobles francs, grands propriétaires, et de nombreux hommes libres. Les riches occupent en partie les domaines ruraux romains; aux villas romaines succèdent les villas franques. Le type d'habitation est depuis les temps trévires toujours le même: la villa proprement dite, souvent vaste et belle, entourée de nombreuses dépendances, d'une grande cour et d'un enclos. C'est par exemple la villa Conolphi, plus tard le village de Consdorf. Comme à l'époque romaine, de petites localités se forment tout autour. Les masses des paysans libres, de condition plus modeste, fondent des centaines de villages nouveaux.

Les Francs établis chez nous au 5^{me} siècle appartiennent aux races de l'Europe septentrionale.

Leur civilisation, très paysanne, est beaucoup plus primitive que la romaine.

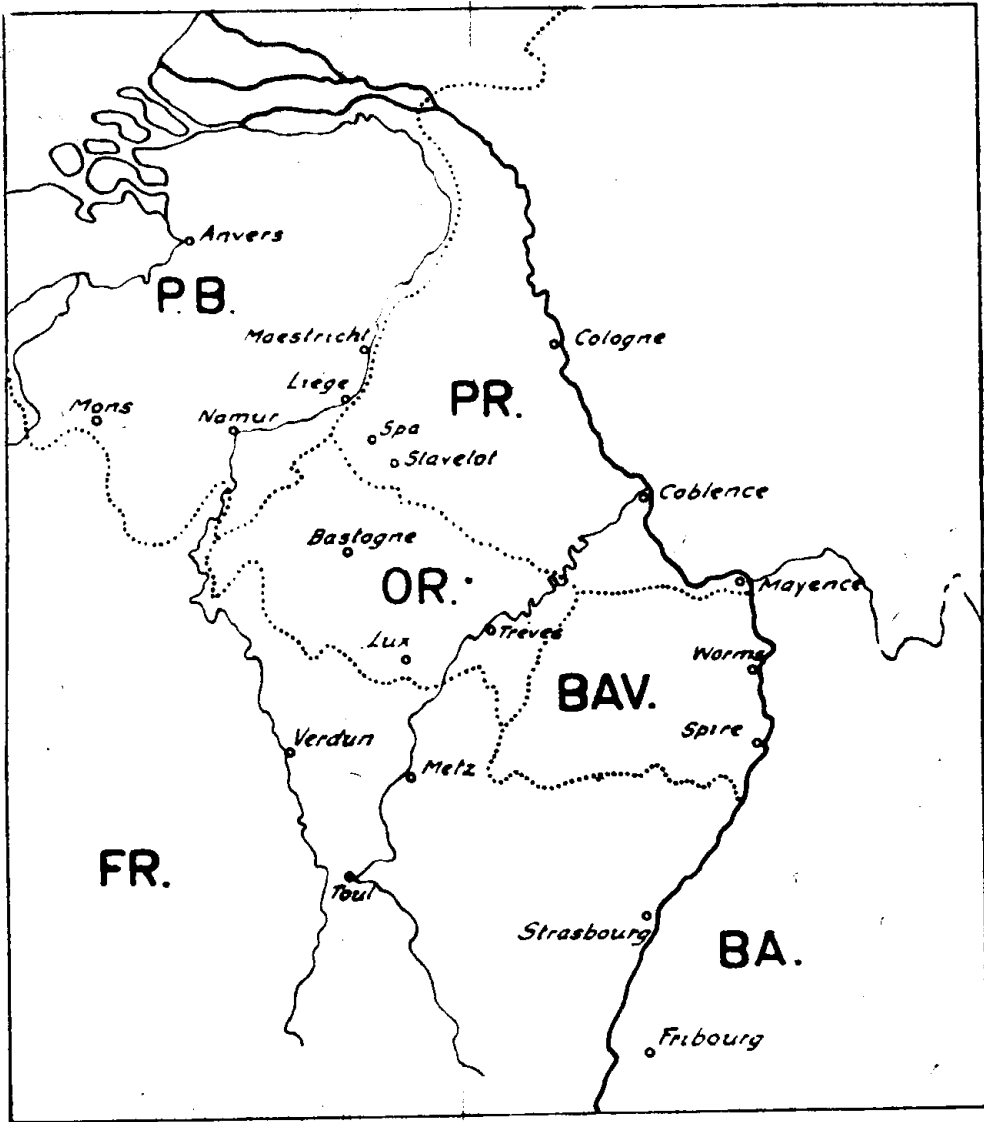
Mais les Romains, les Trévires qui survivent aux invasions continuent les traditions romaines; dans l'industrie de la poterie, du verre, des métaux, les objets sont sans doute de fabrication plus grossière, d'un goût moins fin: cependant sous l'enveloppe barbare se cachent les éléments de l'art gallo-romain. Les riches aiment les belles parures d'or et de pierres précieuses; les tombes franques de cette époque en renferment de très remarquables.

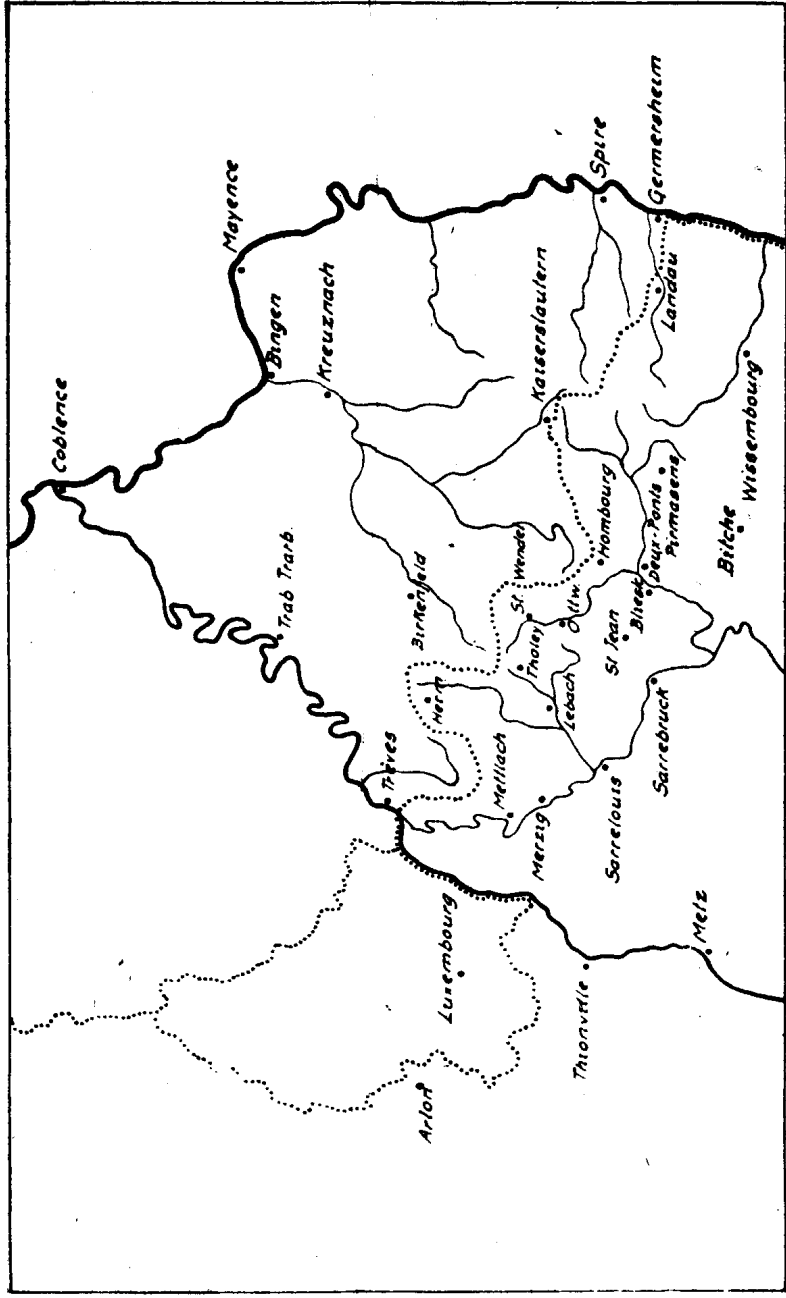
Le christianisme, avec le reste des Romains, continue son action civilisatrice dès le lendemain des invasions; les évêques de Trèves exercent une grande influence.

A la fin du 5^{me} siècle, la langue franque, d'où est sorti le luxembourgeois, les coutumes et le droit francs sont en usage dans les pays mosellans. Ce n'est pas à dire pourtant que le latin alors disparaisse; les habitants des villes, le clergé, les gens cultivés et les lettrés continuent de s'en servir. Beaucoup de nobles francs l'apprennent. Arbogast, jeune comte qui réside à Trèves, aime les lettres et la civilisation romaines, il est en rapports d'amitié avec les évêques.

Avec la langue, les noms germaniques sont introduits dans notre pays: noms de lieux, noms de personnes. Cependant un grand nombre de noms de lieux prégermaniques se conservent.

Les masses des Francs éleveurs et agriculteurs se sont établies dans les plaines de la Moselle, de l'Alzette, de l'Attert et de leurs affluents: plaines très étendues, grasses, aux prairies les plus vastes et les plus belles du pays; le sol est facile à





labourer, constitué par de riches terres d'alluvion. Les noms qui désignent les villages francs se terminent la plupart en „ingen“, comme en Lorraine; des toponymes de cette espèce se trouvent même dans l'Oesling, aux carrefours des routes romaines.

Cependant la plus grande partie de l'Oesling n'est colonisée que plus tard. Ce pays est moins fertile que le reste du Grand-Duché. Le sol, de formation géologique très ancienne, du dévon, est couvert de forêts ou de bruyères, la hauteur moyenne de 400 à 600 mètres, le climat des plus rigoureux. Dans le sud, vers le Bon-Pays, s'étend une zone frontière: à l'époque romaine celle des provinces de Germanie inférieure et de Belgique première, plus tard celle des diocèses de Liège et de Trèves. Elle est habitée à peine à la fin du 5^{me} siècle.

A partir de l'époque carolingienne, des villages sont établis dans cette région, les plateaux défrichés; les deux parties du Grand-Duché actuel se rapprochent. C'est un travail patient, qui dure du 9^{me} au 12^{me} siècle; dans certaines parties, il s'étend même jusqu'au 14^{me}. Les noms qui désignent les localités nouvelles ont des désinences telles que rod, holz, scheid, hausen. La ligne frontière entre l'Ardenne et le Bon-Pays est marquée par toute une chaîne de noms de lieux en „scheid“.

Ces travaux de colonisation et de défrichement sont entrepris sous l'impulsion des grands et des moines. L'action des monastères, très importante dès les premiers siècles du Moyen-Age, s'étend à tous les domaines. Les moines améliorent les méthodes d'agriculture, ils prêchent l'Évangile, adoucissent les moeurs barbares et répandent la civilisation; Echternach, Prüm, St.-Hubert, Stavelot-Malmédy deviennent des foyers de vie intellectuelle et artistique. Des marchés s'y tiennent et donnent naissance à de petites villes. Le commerce reprend: il est presque aussi important sous Charlemagne qu'à l'époque romaine. Des relations sont établies avec les pays les plus lointains, avec le bassin méditerranéen. Des conséquences heureuses s'en dégagent. Après les désastres des invasions, nous assistons à une véritable renaissance qui s'étend à tous les domaines.

Les biens des Carolingiens se trouvent en grande partie dans les Ardennes, sur la Moselle, chez nous; le centre de l'Empire est établi dans nos régions. Les empereurs carolingiens y résident souvent; ils y lèvent leurs armées, leurs héribans. Sous les successeurs de Charlemagne est créée la Lotharingie, royaume indépendant entre la France et l'Allemagne, et dont il faut chercher le centre également entre la Meuse et la Moselle, dans nos pays. La situation géographique de ce royaume est pareille à celle de

l'Etat trévire, qui s'étendait entre la Germanie et la Gaule proprement dite.

Mais la Lotharingie devient la proie des voisins puissants. Finalement, elle est attribuée à l'Allemagne.

A cette époque, des guerres civiles dévastent les régions mosellanes; les Normands font des incursions chez nous. Les villes et les monastères sont mis à feu et à sang, les habitants des campagnes massacrés. Les pays se couvrent de ruines comme du temps des invasions. La vie économique et la vie religieuse en souffrent beaucoup. Les mœurs redeviennent barbares.

Les hommes libres, paysans trop faibles pour se défendre seuls, se placent sous la protection des grands, entre les mains desquels ils abdiquent leur indépendance. Le servage se répand de plus en plus. Les nobles augmentent leur puissance; ils constituent des territoires importants où vit une population nombreuse, représentant leurs sujets. Le pays se couvre de châteaux-forts.

Les grands de Lotharingie veulent se soustraire à la domination des rois. Des principautés se fondent; les ducs, les comtes, vassaux des empereurs, usurpent tous les droits régaliens. Sur la Moselle et les contreforts des Ardennes, Sigefroi et ses successeurs créent le comté de Luxembourg.

Il est compris dans l'Empire allemand. Aux 10^{me} et 11^{me} siècles, l'Allemagne exerce une influence considérable dans tous les domaines. Après les guerres et les dévastations, l'ordre est rétabli en Lotharingie, la prospérité revient; les temps nouveaux sont marqués par une renaissance de la vie intellectuelle, artistique et religieuse. Echternach rayonne dans tout le pays de la Moselle. Son école est célèbre.

L'art de l'époque, roman, revêt un caractère particulier dans l'ancienne Lotharingie où il brille d'un éclat extraordinaire.

Le sentiment religieux est plus profond qu'ailleurs. Il trouve son expression la plus puissante dans le mouvement des croisades, dont la première jouit d'une grande popularité dans les pays mosans et mosellans. Des seigneurs luxembourgeois y prennent part.

Avec la querelle des investitures, l'influence allemande cède le pas à la française. Peu de temps après, un art nouveau prend naissance, le gothique. De l'île de France et de Bourgogne, il se répand chez nous. Une ère nouvelle commence.

La vie religieuse prend d'autres aspects. Des pays de langue romane, les ordres mendiants répandent un esprit nouveau. Le culte des saints, notamment de la Sainte-Vierge, pénètre partout; après St. Martin, St. Etienne, St. Hubert, vénérés surtout à

l'époque carolingienne, voici St. Nicola's, Ste. Catherine, Ste. Elisabeth. Le culte de St. Nicolas nous vient de Lorraine. Les lieux de pèlerinages sont nombreux, Echternach, St.-Hubert, Trèves ainsi que Liège et Cologne; il y en a de plus petits: le Helperknapp, Vianden, la Girsterklaus, Contern, Beckerich, tant d'autres. Dans l'Oesling, on vénère les saints de Liège, dans le Bon-Pays ceux de Trèves et de Lorraine.

Les noms germaniques sont abandonnés; les nouveaux noms de baptême sont tirés de la Bible, ou des noms de saints chrétiens: Jean, Nicolas, Catherine, Elisabeth. Cette coutume vient également des pays de langue romane.

En France, dans les Pays-Bas, les villes et les communes sont affranchies. Le mouvement se répand chez nous. Aux 13^{me} et 14^{me} siècles, nos princes libèrent les paysans; le type de franchise le plus répandu est celui de Beaumont, une localité d'Ardenne.

Les conséquences sont des plus importantes; la vie bourgeoise prend un essor incomparable. L'industrie et le commerce se développent; les corporations, les corps de métiers sont constitués. Les habitants se déplacent librement, se mélangeant davantage les uns avec les autres. Ils adoptent des noms de famille; la coutume pénètre dans les campagnes.

L'instruction se répand. Dans les abbayes de Münster et de St.-Hubert, des écoles florissantes attirent de nombreux élèves.

Les temps de prospérité sont interrompus par des famines, où les paysans meurent par milliers; des brigands infestent le pays, qui passe également par des temps de brigandages seigneuriaux. La peste sévit au 14^{me} siècle; des incendies détruisent les villes.

A la fin du 14^{me} siècle, le Luxembourg est livré aux princes engagistes. C'est une des périodes les plus malheureuses de notre histoire.

Dès le milieu du Moyen-âge, le français, dérivant du latin de Gaule, pénètre en territoire de langue germanique; il arrive également chez nous. Des positions acquises au 5^{me} siècle sont alors perdues par l'allemand. Mais le mouvement s'arrête sur les contreforts des Ardennes, et la frontière linguistique s'établit à l'ouest de notre pays. Dans la suite, l'influence de la civilisation française ne cesse de s'exercer dans le comté de Luxembourg formé du 10^{me} au 12^{me} siècle. Les princes sont francisés, leur politique matrimoniale fait annexer au comté des terres importantes françaises ou wallonnes. Plus tard, le duché comprend un quartier allemand et un quartier wallon.

Des éléments de population française et wallonne se fixent dans les villes de la partie allemande; ils se mélangent avec la population ancienne et créent un type ethnique nouveau. Les noms de familles d'origine française apparaissent de plus en plus nombreux. La francisation est accélérée sous les ducs de Bourgogne, les maîtres du pays au 15^{me} siècle. Alors le français est avec l'allemand la langue administrative du duché, on introduit les principes français de gouvernement et les principes du droit romain.

Cependant les paysans luxembourgeois conservent leur langue et leurs coutumes anciennes, les nobles leur droit germanique. L'action des villes sur les campagnes est très lente.

Le Luxembourg forme un Etat indépendant au Moyen-Age. Les princes sont vassaux des empereurs allemands; cependant ils exercent leur pouvoir de comtes et de ducs en toute souveraineté. Ce sont pendant des siècles les seuls maîtres que le peuple connaisse.

En 1443, notre duché est rattaché au Pays-Bas bourguignons. Un Gouvernement général est créé à Bruxelles, un Gouvernement provincial à Luxembourg. Entre les provinces des Pays-Bas et le Luxembourg, existent des liens multiples. — Cependant les Luxembourgeois gardent un esprit très vif d'indépendance, ils gardent leur religion catholique, lorsque le protestantisme conquiert des provinces entières dans les Pays-Bas; ils gardent leurs traditions. Ils ne s'assimilent pas à la population des autres provinces. Les Etats luxembourgeois en 1600 refusent de prendre part aux délibérations communes des Etats-Généraux convoqués à Bruxelles; ils protestent contre toute assimilation du Luxembourg avec les autres provinces, faisant remarquer qu'il a toujours été une principauté distincte.

Ainsi les traditions et les souvenirs d'indépendance sont conservés sous les dominations étrangères.

Entre le Luxembourg et les Pays-Bas, s'étendent du reste les zones de forêts et les massifs des Ardennes, qui constituent des barrières difficiles à franchir. Les populations sont de part et d'autre assez différentes, citadines plutôt dans le Brabant et les Flandres, paysannes dans le Luxembourg. D'un autre côté, le duché n'est pas à considérer seulement comme un Etat véritable, comme le produit d'un lent et patient travail de nos comtes; il représente encore une certaine unité géographique, telle que l'ancienne civitas Treverorum. C'est l'ensemble des pays mosellans, que limitent des frontières naturelles: au nord les contreforts des Ardennes, à l'est le pays de la Sarre, au sud les collines lorraines, à l'ouest les plateaux mosans. Plus spécialement, c'est tout le

réseau fluvial de la Moselle moyenne, dans lequel il faut comprendre également notre Oesling (à d'autres points de vue si différent du reste du Grand-Duché): le pays où l'on parle la langue franque mosellane, le quartier allemand du duché, le Grand-Duché actuel — d'autre part, les massifs ardennais, vastes zones d'anciennes frontières, et dont les cours d'eau sont tributaires de la Meuse, représentent le quartier wallon du duché. L'ancien Etat trévire ne s'étendait pas dans ces massifs ardennais, le comté primitif de Luxembourg non plus; en 1839, on a détaché les régions ardennaises de nouveau du Grand-Duché actuel.

Au 17^{me} siècle, sous l'action des Jésuites, le culte de Notre-Dame de Luxembourg se répand dans notre pays. Jusqu'à nos jours, c'est un culte à vrai dire national, qui chaque année, pendant une quinzaine de jours, fait affluer à Luxembourg des milliers de pèlerins venant des quatre coins de l'ancien duché.

Les Jésuites fondent dans la capitale un collège, qui est pendant près de deux cents ans l'école la plus importante du pays.

Avec sa domination politique aux 16^{me} et 17^{me} siècles, l'Espagne exerce son influence dans la vie et la civilisation du duché; des éléments de l'art espagnol sont introduits chez nous. Des humanistes et des savants luxembourgeois entrent au service des rois espagnols. D'autre part, Wallenstein fait recruter des cuirassiers dans nos Ardennes; cela nous rappelle les temps de César, où l'excellente cavalerie trévire était enrôlée dans l'armée romaine.

La période des dominations étrangères va du 15^{me} au 19^{me} siècle. Alors notre pays souffre cruellement des guerres: celles de François Ier et de Charles-Quint, la guerre de Trente ans, les guerres de Louis XIV. Pendant la guerre de Trente ans, les armées impériales dévastent les campagnes; elles torturent et massacrent les habitants. Après le fléau des conflits militaires, les épidémies et les famines s'abattent sur le Luxembourg, qui perd un grand nombre de ses habitants. Le Bon-pays est le plus éprouvé.

En 1684, les troupes françaises prennent la capitale et occupent le duché. Le gouvernement de Louis XIV répare les maux causés par les soldats; la vie économique reprend, la prospérité revient. De nombreuses familles françaises s'établissent chez nous. Elles se mélangent avec la population luxembourgeoise.

L'ère de prospérité continue sous la domination autrichienne. Des industries nouvelles sont créées; celle du fer prend un développement considérable. Elles attirent des ouvriers étrangers, des artisans et des industriels dont les wallons et les autrichiens sont

les plus nombreux. Leurs descendants habitent toujours le Grand-Duché. Le commerce se développe; des routes importantes sont construites, des services de diligences et de messageries organisés, L'agriculture prend un grand essor; les conditions de la vie paysanne sont considérablement améliorées. De la fin du 18^{me} siècle datent les fermes et les maisons rurales les plus belles de notre pays. Les villes s'ornent de riches hôtels patriciens, les abbayes élèvent de nouvelles constructions dans le style de l'époque; les plus remarquables sont celles d'Echternach.

A Echternach et à Orval sont établis des ateliers florissants de feronnerie. La peinture et les arts mineurs sont cultivés dans toutes les parties du pays.

Un mobilier de choix remplit l'intérieur des hôtels patriciens et bourgeois: bahuts, armoires, belles pendules. Avec l'aisance des paysans, le goût de ces choses se répand également à la campagne, et les meubles du 18^{me} siècle, en solide bois de chêne, sont fabriqués partout.

Les bourgeois ont l'esprit ouvert à la littérature et aux idées philosophiques de l'époque; dans leurs bibliothèques figurent Rousseau, Voltaire, l'Encyclopédie. L'Eglise est livrée à l'influence du fébronianisme.

L'action des Jésuites, de même que celle de la plupart des couvents, cesse de s'exercer sous Marie-Thérèse et Joseph II. L'instruction se répand dans le peuple.

Sous les empereurs de la maison d'Autriche, de nombreuses familles des campagnes luxembourgeoises émigrent dans les pays danubiens.

A la fin du 18^{me} siècle, le Luxembourg passe sous la domination française. Si les idées de la Révolution sont acceptées dans la bourgeoisie, les paysans s'y opposent, défendant par les armes leur foi religieuse et leur indépendance; les centres de résistance se trouvent dans l'Oesling. On veut conserver les lois, les coutumes et les traditions anciennes, que les étrangers menacent. Cependant la République triomphe, et le régime français apporte bien des changements chez nous.

Il introduit les principes d'égalité et de liberté de la Révolution et les lois du Code Napoléon, il transforme l'administration du pays, qui est détaché de l'archevêché de Trèves et doit faire partie dorénavant du diocèse de Metz, puis de celui de Namur, pour être, dans le cours du 19^{me} siècle, constitué en diocèse indépendant.

Des milliers de Luxembourgeois, enrôlés sous les drapeaux français, tombent sur les champs de bataille de l'Europe.

Sous les princes d'Orange-Nassau, rois des Pays-Bas, puis de Hollande, le duché érigé en Grand-Duché entre dans la Confédération germanique en même temps qu'il est rattaché aux Pays-Bas par le statut de l'union personnelle souveraine. Il est incorporé dans le même système économique que la Belgique et la Hollande.

A Luxembourg est établi un Gouvernement autonome et une garnison prussienne. Les Luxembourgeois prennent part à la Révolution belge; le plat pays est annexé quelque temps à la Belgique (1830—1839). En 1839, les parties wallonnes sont détachées du Grand-Duché, qui en 1842 opère son union économique avec le Zollverein allemand; cependant les principaux chemins de fer sont exploités quelque temps par une société française. Plus tard, ils passent sous la direction des Allemands. En 1867, le Grand-Duché est déclaré neutre; il ne fait plus partie de la Confédération germanique ni de la Confédération de l'Allemagne du Nord, et la garnison prussienne quitte la capitale; en 1890, l'union avec la Hollande cesse. Le pays recouvre son indépendance complète sous une dynastie nouvelle de Nassau-Weilbourg. Ainsi des changements multiples sont opérés au 19^{me} siècle dans le statut politique de notre pays, et la vie économique est orientée dans des sens divers. Les influences hollandaise, prussienne, allemande, belge, française se font sentir à tour de rôle, ou successivement ou même toutes à la fois, et de la façon la plus soutenue. Il n'existe pas de période de notre histoire où la vie matérielle et intellectuelle de notre peuple se soit transformée davantage.

Dans la première moitié du 19^{me} siècle, la grande majorité de la population s'occupe toujours d'agriculture et d'élevage; l'élevage des moutons est fort important. Les procédés agricoles sont perfectionnés; on abandonne définitivement la culture à trois assolements, en usage depuis l'époque carolingienne. Cependant le peuple des campagnes vit assez pauvrement et recommence d'émigrer. Les impôts hollandais très lourds exaspèrent nos paysans.

Dans les villes, la petite industrie végète; la grande est seulement en voie de formation.

Les chemins de fer et toutes les inventions importantes du 19^{me} siècle transforment les conditions de la vie humaine.

L'union économique avec les pays allemands ouvre une ère de grande prospérité qui dure jusqu'en 1914. Une très puissante industrie métallurgique s'établit dans le sud du pays; elle y attire la population paysanne luxembourgeoise et des milliers d'étrangers, Italiens, Allemands, Français, Belges, Slaves, habitants de

tous les pays européens. Les villes du bassin minier, toutes jeunes, villes-champignons aux airs cosmopolites, créent des types nouveaux d'agglomérations citadines et sèment dans le pays des idées nouvelles. Les étrangers se mélangent avec les Luxembourgeois; d'autre part, le Grand-Duché étant réduit à la partie allemande de l'ancien duché et diminué de l'Eifel luxembourgeoise, les rapports avec les populations wallonnes, devenues belges, et celles de l'Eifel, devenues prussiennes, cessent. Seuls les noms de famille gardent toujours le souvenir des temps où des régions de Bitbourg et de St. Vith, du pays de Thionville, de Wallonie, anciennes parties du duché, ne cessaient d'affluer dans l'Oesling et surtout dans le Bon-Pays, ainsi que dans la capitale, des artisans, des ouvriers, des paysans, des commerçants, des bourgeois exerçant des professions libérales.

L'instruction se répand dans toutes les classes de la population. Dans les écoles de l'enseignement primaire qui devient obligatoire pour tous les jeunes Luxembourgeois, on apprend les deux langues, l'allemand et le français. Beaucoup de Luxembourgeois passent quelques années en France, étudiants aux universités et artisans dans les ateliers, pour se perfectionner dans l'usage de la langue française.

Grâce aux moyens de communication nouveaux, nous entrons en relations plus suivies les uns avec les autres; l'action des villes sur la campagne est considérable et continue. Et bien des coutumes, bien des traditions disparaissent ou se transforment. Les idées évoluent rapidement.

Il est difficile de reconstituer le physionomie des populations qui ont habité notre sol. Les sources écrites manquent ordinairement, car le pays est petit et pendant longtemps la science s'y est peu intéressée. Pour bien des époques du passé, nous avons dû par conséquent nous borner à noter des données caractéristiques ou intéressantes de l'archéologie, ou bien les aspects divers de la vie matérielle et des idées.

Quelle est la physionomie actuelle du pays et du peuple luxembourgeois?

Dans les deux régions qui composent le Grand-Duché, l'Oesling et le Bon-Pays, aux aspects si différents, les cultures sont toujours assez distinctes, de même que les conditions de vie; les villages moins nombreux, moins peuplés dans le nord que dans le sud, gardent dans l'Oesling un air plus ancien; les fermes et les maisons paysannes y rappellent les habitations des Ardennes et de l'Eifel, tandis que les villages du Bon-Pays ressemblent à ceux de Lorraine. Les façades et l'intérieur des maisons sont transformés, les meubles anciens remplacés par des meubles

modernes. Dans les villes, il en est de même; celles-ci, au demeurant, ressemblent plutôt aux villes françaises ou belges, jusqu'aux enseignes des magasins, la plupart en français.

Les costumes anciens ont disparu: casquettes et blouses des paysans, bonnets et coiffes des femmes. On suit les modes de l'étranger, surtout les françaises. De même, on goûte beaucoup les mets et les vins de France; mais les boissons les plus répandues sont les vins du pays, de la Moselle, et les bières luxembourgeoises, à mi-chemin, pour ce qui est de leur composition, entre les allemandes et les françaises. Il en est de même pour la cuisine luxembourgeoise, qui ressemble beaucoup à la lorraine.

Le type ethnique est difficile à déterminer. Généralement les Luxembourgeois ressemblent soit aux Lorrains soit aux paysans de l'Eifel et des Ardennes. On rencontre des têtes rondes aussi bien que des dolichocéphales, des grands et des petits; les cheveux blonds et les yeux bleus sont répandus autant que les bruns et les noirs. D'autre part, il s'est produit toutes sortes de mélanges, dont les plus récents ont été opérés avec les nombreux étrangers établis dans notre pays depuis la fin du 19^{me} siècle.

La langue est toujours un patois franc mosellan; la plupart des noms de personnes et de familles, de lieux et de lieux-dits lui appartiennent. Cependant on rencontre partout des noms et des mots non allemands, qui sont la plupart d'origine française ou wallonne.

Le peuple a conservé la religion chrétienne, ainsi que les pratiques religieuses de ses ancêtres; dans la bourgeoisie et le monde des lettres, tous les deux plus sceptiques, la foi est moins générale. Les gens de la campagne sont moins crédules et moins superstitieux que nos voisins de l'Eifel ou des Ardennes; ils ont abandonné bien des coutumes anciennes. Celles qu'ils ont maintenues ressemblent la plupart aux coutumes des pays voisins, surtout à celles de Lorraine. D'autre part, le folklore a été enrichi de coutumes nouvelles.

Les veillées disparaissent, où l'on racontait les récits et les légendes du pays, les histoires d'antan; on croit de moins en moins à la véracité de ces histoires et de ces légendes.

Les enfants ne fêtent guère la St.-Martin, comme on le fait en Rhénanie; en revanche, ils reçoivent des jouets à la St.-Nicolas, une fête très populaire. Les ouvriers mineurs chôment le jour de la Ste. Barbe; cette coutume n'est pas très ancienne. L'arbre de Noël est introduit à la campagne depuis quelques dizaines d'années seulement, alors que les gâteaux, en forme de bébés emmaillotés, et que pour Noël les parrains et les marraines

donnent à leurs filleuls, sont en usage depuis des temps très reculés. Dans les moindres églises, des imitations en miniature de la crèche de Bethléem rappellent la nativité du Christ; dans les offices religieux, on chante à côté des chants allemands des Noël's français. Les enfants vont quêter le jour de la Chandeleur; des feux brillent sur les hauteurs le dimanche des Bures, le prêtre bénit le buis le dimanche des Rameaux, les garçons munis de crécelles appellent les fidèles à l'office divin pendant les derniers jours de la Semaine-Sainte. A Pâques, on teint des oeufs en bleu et en rouge; à Pâques fleuries, en beaucoup de paroisses, les enfants font la première communion. Le premier mai est le jour des ouvriers; les sociétés de chant et de musique rapportent alors, de la forêt, les premières couronnes de feuillage. A cette époque de l'année, le pays entier et les régions voisines de l'ancien duché de Luxembourg envoient dans la capitale, en l'église Notre-Dame, devant la statue miraculeuse de la Vierge, Consolatrice des Affligés, des processions innombrables de pèlerins. Le mardi de la Pentecôte a lieu la procession dansante d'Echternach en l'honneur de St.-Willibrord. Les feux de la St.-Jean ne flambent plus guère; le jour de l'Assomption, l'Eglise bénit les herbes. En été et en automne, de nombreuses kermesses sont célébrées dans les villages; celle de la capitale, appelée Schöbermesse, à la St.-Barthélemy, a l'importance d'une fête nationale, et dure quelques semaines.

Dans presque toutes les localités, il y a des sociétés de chant, de musique, de pompiers. Les répertoires de musique vocale comprennent surtout des oeuvres luxembourgeoises et allemandes; la musique instrumentale provient plutôt de maisons d'édition belges et françaises. — Les uniformes des musiciens et des pompiers, de même que ceux des militaires, ressemblent à ceux de Belgique et de France.

Les chants populaires du pays sont les uns luxembourgeois, les autres allemands; on chante également des chansons françaises. On chante plus qu'en France, moins qu'en Allemagne.

La jeunesse fait du sport et de la gymnastique; les sociétés de football sont extrêmement nombreuses. Il y a des associations importantes de boys-scouts, où figurent également des sections féminines. Les dimanches, des centaines, des milliers de jeunes Luxembourgeois assistent aux matches de football. Pendant les mois d'été, ils suivent dans les journaux les grands événements sportifs de l'étranger; à côté des journaux luxembourgeois, les grands quotidiens sportifs belges ou français sont en vente dans tout le pays.

La jeunesse estudiantine fréquente les universités de France, de Belgique et d'Allemagne. Les Luxembourgeois voyagent beaucoup dans ces trois pays. Un assez grand nombre s'y fixe; Paris et Bruxelles comptent des colonies luxembourgeoises fortes de milliers de personnes. Beaucoup de Luxembourgeois sont établis également aux Etats-Unis d'Amérique.

Nos compatriotes à l'étranger continuent à parler notre langue, ils se groupent dans des associations amicales et gardent l'amour du sol natal.

Le sentiment national a jeté des racines profondes dans le peuple luxembourgeois. Né de l'esprit d'indépendance qui anime les Mosans et les Mosellans depuis des milliers d'années, autant que de la conscience que nos ancêtres ont eue de leur physionomie particulière, une physionomie que nous gardons — car nous différons des Belges, autant que des Français et des Allemands —, ce sentiment s'est développé surtout dans le courant du 19^{me} siècle, puis dans les dernières dizaines d'années. Il groupe les partis politiques les plus opposés autour de la souveraine et de sa dynastie.

Napoléon I^{er} aurait dit des soldats luxembourgeois: „Bons coeurs... mauvaises têtes!“ Un esprit frondeur marqué est toujours répandu dans le peuple, qui ne se soumet pas facilement à une discipline et est réfractaire aux lois de l'étranger.

C'est en partie le sol et le climat qui forme le visage des peuples, en partie l'histoire; les races ont leur importance également. Mais combien celles-ci sont-elles mélangées et transformées à travers les siècles! De tous les facteurs qui concourent ici, le sol exerce l'influence la plus grande.

Les Luxembourgeois ressemblent par plus d'un point aux anciens Trévires. Ils se trouvent dans une situation géographique et politique pareille à la leur. — Comme nos ancêtres à l'époque celtique, nous faisons usage d'une langue plus archaïque, de coutumes et de traditions plus anciennes que nos voisins, les nouveautés arrivent chez nous plus tard, parce que nous nous trouvons loin des grands foyers de la civilisation. Comme la civitas Treverorum et la Lotharingie, le Grand-Duché est situé sur les frontières de grands empires, et à cheval pour ainsi dire sur deux civilisations. Les Trévires comme les Belges étaient une espèce d'arrière-garde des Celtes, d'avant-garde des Germains (H. Pirenne); nous sommes, mutatis mutandis, placés pareillement entre la France et l'Allemagne. Tel est, depuis les temps les plus reculés, le sort des pays mosans et mosellans: être des pays de transition.

Comme les Trévires, nous avons nos cultes nationaux, une littérature et une vie artistique, musicale, scientifique nées sur notre sol, des institutions, des traditions, des coutumes nationales.

L'âme du peuple s'y reflète. Les Luxembourgeois sont calmes, sérieux, ils sont simples et travailleurs. Très pacifiques, aimant assez la bonne chère et les plaisirs matériels, ils peuvent développer l'esprit de sacrifice à un degré très élevé, et faire preuve d'héroïsme. Ils sont forts et tenaces, débrouillards et entreprenants. La physionomie de notre petit peuple est très particulière.

Écrit en 1939

Explication des cartes :

Carte p. 5 a : PROVINCES ROMAINES.

1 = Belgica prima 2 = Belgica secunda
3 = Germania inferior 4 = Germania superior

Carte p. 5 b : PATOIS LUXEMBOURGEOIS-TRÉVIROIS.

Extension dans les pays mosellans.

Carte p. 19 a : ~~PROJET~~ PROJET PRUSSIE DE PARTAGE DES PAYS
RHÉNANS (1814)

Ba. = Bade Bav. = Bavière
Fr. = France Or. = Orange
P. B. — Pays-Bas Pr. = Prusse

Carte p. 19 b : PROJET FRANÇAIS DE FRONTIÈRE FRANCO-
ALLEMANDE (1917)

Presse de l'Imprimerie St-Paul